



HAL
open science

A régime nouveau, Panthéon littéraire nouveau : Écrire l'histoire d'une littérature légionnaire à venir

Traian Sandu

► **To cite this version:**

Traian Sandu. A régime nouveau, Panthéon littéraire nouveau : Écrire l'histoire d'une littérature légionnaire à venir. *Frontières de l'histoire littéraire*, 2008, Paris, France. pp.123-132. <hal-00674246>

HAL Id: hal-00674246

<https://hal.science/hal-00674246v1>

Submitted on 26 Feb 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Traian Sandu,
dans Jean Bessière et Judit Maar, *Frontières de l'histoire littéraire*, Paris,
L'Harmattan, *Cahiers de la Nouvelle Europe*, 2008, 198pp, pp123-132.

**A régime nouveau, Panthéon littéraire nouveau :
Écrire l'histoire d'une littérature légionnaire à venir**

« Dans les pages qui suivent, les lecteurs de ce livre seront surpris de trouver quelques extraits des œuvres de certains des plus grands esprits et des plus nobles caractères de notre pays, qui, en 1879, ont lutté avec obstination pour les droits du peuple roumain, et qui ont affronté avec courage les menaces de toute l'Europe. »

« Sans doutes ces fragments surchargent et compliquent le plan de notre ouvrage. Cependant j'ai tenu à les publier, non seulement à cause des arguments qu'ils nous apportent, mais aussi et surtout pour mettre de nouveau en lumière le courage et le talent de ces nobles écrivains que l'occulte conspiration judéo-maçonnique a persécutés, et qu'elle a étouffés sous des tombeaux d'oubli, parce qu'ils avaient écrit, parce qu'ils avaient pensé, parce qu'ils avaient lutté comme de vrais héros du peuple roumain. »

« Notre génération qui s'éveille, après cinquante ans d'abdications politiciennes, en face du problème juif, se retourne vers les convictions, vers les sentiments qui ont animé les nobles caractères de 1879 et elle s'incline avec reconnaissance et piété devant les grandes ombres de ceux-ci. »¹

Le chef des légionnaires – variante roumaine des fascistes – insère donc dans son ouvrage théorique de référence publié en 1936 un chapitre d'histoire littéraire consacré aux « athlètes » passés de la cause roumaine. En réalité, il s'agit d'un florilège de textes, souvent de discours politiques tenus à la Chambre ou au Sénat, par des grands noms de la littérature roumaine qui étaient souvent élus, et dans le contexte particulier des pressions occidentales au Congrès de Berlin en vue d'accorder la citoyenneté aux Juifs en échange de la reconnaissance de l'indépendance roumaine par rapport à l'Empire ottoman. La question avait été reprise en 1919 à la Conférence de Paris, dont les exigences furent transcrites dans la Constitution de 1923, boudée par les ultra-nationalistes pour ces concessions faites aux minorités – mais aussi par les Transylvains, pour les raisons inverses du mépris manifesté à l'égard de leurs attentes décentralisatrices.

Bref, deux traits classiques du fascisme se dégagent de cette insertion apparemment incongrue : l'adhésion du révolutionnaire fasciste à certaines valeurs conservatrices du passé, hommes et idées, donc l'existence de textes qui méritent récupération au sein du nouveau Panthéon littéraire ; la volonté de ne laisser aucun

¹ Corneliu Zelea Codreanu, *La Garde de fer*, Éditions Prométhée, Paris, 1972, 470 pp., 133 (première traduction 1938, édition roumaine originale : *Pentru légionari* (pour les légionnaires), Sibiu, 1936).

aspect de la vie sociale, et notamment de la formation intellectuelle, en dehors de l'emprise du parti et de son chef. La problématique réside dans l'insertion de cette tradition au sein de la rupture fasciste. Bien évidemment, les quelques grands écrivains et hommes politiques dont Codreanu extrait ici quelques pages ne constituent que les prophètes vétero-testamentaires annonçant la venue du néo-Messie charismatique, qui en incarne la réalisation du paradis national sur Terre. La véritable Roumanie commence avec le légionnarisme et la véritable littérature également, inspirée par le génie dynamique du nouveau mouvement, en attendant le nouveau régime après la prise de pouvoir.

L'approche consiste donc à confirmer la volonté d'emprise et de modelage du mouvement sur la littérature ravalée au rôle de média politique, puis de montrer les contradictions dans lesquelles se débattent les écrivains qui tentent de s'adapter à la nouvelle donne, enfin de mesurer le début d'application de ces conceptions pendant la brève période durant laquelle les légionnaires furent associés au pouvoir du général Antonescu.

I - Pour une littérature instrumentale : les nouveaux critères de l'œuvre

« L'art et la lutte s'excluent-elles vraiment ?² se demande sentencieusement Ion Moța, l'un des chefs légionnaires et par ailleurs beau-frère de Codreanu. La réponse ne se réduit pas à une simple instrumentalisation des arts avec leurs moyens spécifiques au bénéfice de la légitimation du mouvement légionnaire – méthode somme toute commune à tous les régimes politiques désireux de marquer le paysage intellectuel ou sensoriel de leur empreinte. Elle assimile intimement toute forme de création future et le modelage idéologique légionnaire :

« La formation de l'homme nouveau, par l'éducation légionnaire, est la plus miraculeuse œuvre de création spirituelle, effectuée par le Capitaine [nom donné à Codreanu]. Une telle création est aussi une œuvre d'art. Et *Revista mea* ne peut que se sentir bien aux côtés de ce nouveau bronze : l'âme légionnaire. Et elle ne peut qu'avoir d'exceptionnels mérites (même artistiques, et pas seulement d'une autre nature) en contribuant à cette création spirituelle soit par l'immortalisation de ses épisodes en œuvres littéraires et artistiques, soit par le déchiffrement de sa signification. »³

Avant que telle œuvre littéraire mérite ce nom et puisse donc entrer parmi les monuments connus, elle doit pour le moins interpréter positivement le phénomène légionnaire, mais bien plutôt l'illustrer et y participer activement. Cette insertion d'emblée de la création au sein du collectif national n'est pas considérée comme un détournement de l'œuvre artistique au bénéfice de la propagande de l'Etat, parce que l'artiste ne doit créer que dans une perspective d'utilité sociale. Or les aspirations de la société se confondant désormais avec la volonté du chef charismatique, l'artiste est obligé de se plier à cette double pression d'en bas et d'en

² Ion Moța, « Artă și luptă », *Revista mea*, Cluj, décembre 1935, repris dans *Cranii de lemn* (Crânes de bois) 1937.

³ *Ibid.*

haut. Evidemment, la conception de l'artiste comme barde national est une constante depuis le XIX^{ème}, surtout dans cet espace aux élites rares et multifonctionnelles. La différence est néanmoins essentielle entre un statut optionnel et l'obligation faite sous la contrainte du public et de son tuteur, l'Etat-parti soumis à une idéologie.

Ion Moța tenta de justifier ce point de vue à partir de la relation d'échange qui se crée entre l'auteur et son public, en renversant progressivement le rapport de forces et en retournant l'argument de l'abandon de l'inspiration individuelle du créateur au profit de la soumission à la collectivité :

« A presque toutes les époques difficiles des peuples, l'art était au poste d'honneur. S'il pouvait se limiter dans les temps normaux au matériel des sentiments individuels, l'art, dans les jours d'épreuve pour la collectivité (et la seule grande collectivité est la nation ethnique) a dirigé sa capacité de sentir et de créer vers les grands troubles de la nation. »⁴

Le professeur de sociologie Traian Brăileanu, membre du Sénat légionnaire – l'instance consultative des « sages » de plus de cinquante ans –, ne disait pas autre chose, avec moins de ménagements :

« Une œuvre d'art ne sera pas moralisatrice, ne sera pas mise au service de l'Église ou de l'État – car alors elle est tendancieuse. Soit. Mais si elle est mise au service des tendances animales, au service du commerce youpin : n'est-elle pas aussi tendancieuse ? (...) [L'œuvre d'art] ne peut pas se défaire de la vie de la nation, ne peut pas s'y opposer sans perdre son caractère spécifique de valeur en soi... En conclusion, *l'art ne peut être que nationaliste.* »⁵

Mais les théoriciens légionnaires allèrent plus loin dans l'identification de l'art à l'idéologie. Un premier stade consista à proposer les œuvres des artistes légionnaires en modèles pour la constitution d'un nouveau Panthéon enfin digne de la Roumanie nouvelle. Ion Moța donna en exemple les poètes Aron Cotruș, Radu Gyr, Iustin Ilieșu et la revue *Revista mea*, « sources d'une purification et d'un accomplissement de cet art qui doit le plus tôt possible secouer l'insensibilité et le déshonneur dans lesquels il est tombée. »⁶

Une seconde étape consista à effacer le caractère exceptionnel de l'œuvre littéraire et à l'assimiler à un simple labeur que la volonté humaine ou plutôt surhumaine, des chefs fascistes, pouvait parvenir à surmonter :

« Ion Moța, Belimace, ne pouvaient-ils pas écrire un beau roman ? Eux, qui ont fait ce qu'ils ont fait, n'étaient pas capables de l'effort consistant à écrire un roman ? ... Bien écrire, ce n'est pas si difficile. Il s'agit seulement d'un entêtement à

⁴ Ion Moța, « Nesimițire », », *Revista mea*, Cluj, décembre 1935, repris dans *Cranii, op.cit.*

⁵ Traian Brăileanu, « Arta pentru artă », (L'art pour l'art), *Revista mea*, juillet-août 1936, cité dans Zigu Ornea, *Anii treizeci, extrema dreaptă românească* (Les années trente, l'extrême droite roumaine), Editura Fundației Culturale Române, Bucarest, 1996, 470pp, 419-420.

⁶ Ion Moța, « Nesimițire ? », *loc.cit.*

toute épreuve, d'un exercice continu, de nuits blanches, vaincues, de renoncements, d'un effort régulier... Notre époque aura toutefois ses propres écrivains. »⁷

Cette tendance niveleuse qui fit dire à un intellectuel légionnaire, Victor Puiu Garniceanu, qu'il « n'existe pas de valeur littéraire en soi comme il n'existe aucune valeur en soi », aboutit, plutôt après l'arrivée au pouvoir du mouvement légionnaire, à la constitution en corpus littéraire des œuvres à tendance politique des chefs légionnaires eux-mêmes. Nous réservons cet apogée de la logique assimilatrice entre valeur littéraire et activisme politique pour la dernière partie de cette intervention.

II - Écrivain et légionnaire, l'équation impossible ? Quelques aspects des attitudes d'Eliade et de Cioran

Il n'est pas question de refaire la somme d'Alexandra Laignel-Lavastine⁸, du livre de Florin Ţurcanu sur la jeunesse d'Eliade⁹ ou de l'essai de Marta Petreu sur le fascisme de Cioran¹⁰, mais de dégager ce qui relève de la réflexion sur la spécificité de l'œuvre littéraire et des stratégies d'adaptation de ces deux jeunes écrivains déjà confirmés à leur statut d'intellectuel, d'artiste et de légionnaire.

Le cas le plus complexe et le plus évolutif fut sans doute celui de Mircea Eliade. Nous pouvons en suivre commodément les méandres dans un recueil¹¹ qui tend d'ailleurs plutôt à le dédouaner de ses engagements de jeunesse, sans toutefois en effacer la réalité. Brièvement, il faut dire deux mots de cette génération de l'entre-deux-guerres à partir des écrits d'un ami d'Eliade, Mircea Vulcănescu, qui représente plutôt la tendance modérée de la droite organiciste, prête à s'intégrer à la société telle qu'elle est plutôt qu'à la bouleverser par la révolution.

Au-delà des analyses classiques sur le choc de la Première Guerre mondiale au détriment des valeurs humanistes et rationalistes et au bénéfice des solidarités de groupe qui traversent les mouvements de masse de la société de l'entre-deux-guerres, Vulcănescu distingue finement sa génération des adolescents de la guerre de la génération qui la suivit immédiatement des « enfants de la guerre » dont la mémoire du conflit, totalement infantile, n'a pas subi de choc psychologique : c'est pour lui la génération politisée et dirigée vers les extrêmes :

« Culturellement, nous sommes la deuxième génération après la guerre. Nous sommes ceux qui n'ont fait la guerre que comme courriers auprès des hôpitaux ou qui l'ont suivie avec d'autres yeux que ceux de l'enfance... »

⁷ Stere Mihalexe, « De ce tac scriitorii ? », (Pourquoi les écrivains se taisent-ils ?), *Omul nou*, Brăila, II, n°24 du 22 juin 1937, cité dans Zigu Ornea, *op. cit.*, p. 421-422.

⁸ Alexandra Laignel-Lavastine, Cioran, Eliade, Ionesco, *L'oubli du fascisme, Trois intellectuels roumains dans la tourmente du siècle*, PUF, 2002, 557 pp.

⁹ Florin Ţurcanu, *Eliade, le prisonnier de l'histoire*, Paris, La Découverte, 2003, 540p.

¹⁰ Marta Petreu, *An Infamous Past : E.M. Cioran and the Rise of Fascism in Romania*, Londres, Ivan R. Dee Publisher, 320p.

¹¹ Mircea Eliade, *Texte "legionare" și despre "românism"* (textes "légionnaires" et sur le "roumanisme"). Recueil effectué par Mircea Handoca, Ed. Dacia, Cluj, 2001, 158 pp.

« Et après nous, vient une génération qui n'est même plus liée par cela à la liberté. Génération qui n'a souffert aucune cassure. Celle qui a reçu la guerre telle quelle, comme un étendard, et dont elle a fait une foi. Une génération qui n'en a enduré les rigueurs qu'avec son corps et avec laquelle nous ne nous comprendrons jamais... »

« ... Ni la dictature de classe, ni le nationalisme intégral ne sauraient être, pour nous, les signes de l'absolu dont nous avons besoin. »¹²

Ce reste d'idéalisme oppose donc l'auteur à la soumission consentie et à l'embrigadement désiré de certains de ses plus jeunes condisciples et amis comme le fondamentaliste orthodoxe Eliade – alors que le désespéré radical Cioran le laisse beaucoup plus circonspect et ironique et que le légionnaire encarté Mihai Polihroniade le trouve de marbre. De ce point de vue, Vulcănescu est beaucoup plus proche des générations précédentes des nationalistes modérés comme Iorga ou Pârvan, avec leur approche plus résignée et doloriste de la guerre.¹³ Et c'est avec un courage certain que Vulcănescu défend le scepticisme politique du juif Eugen Ionescu – Eugène Ionesco ! – consécutif à son approche horrifiée de la mort.¹⁴

Eliade a néanmoins enregistré aussi une adhésion ambivalente à la nouvelle conception de l'art. Dans un premier temps, son nationalisme radical n'a pas non plus consisté en une allégeance du statut d'écrivain devant le politique, bien au contraire. Il exige par avance un rôle de phare spirituel en échange de son engagement éventuel :

« Ce qui intéresse maintenant n'est plus le *politique* – mais l'*historique*. Ce n'est pas la victoire d'un groupement politique qui nous intéresse – mais la réintégration de la Roumanie sur ses lignes historiques. ... Dans ces "années décisives" les seuls problèmes qui doivent nous préoccuper sont les problèmes historiques : une Roumanie unie et puissante, l'exaltation de l'esprit offensif, la création d'un homme nouveau, d'un homme à destin. Un tel homme nouveau n'a rien à apprendre du nationalisme politique. ... La prose d'un Eminescu et d'un Hașdeu peut préparer l'homme nouveau, un Roumain libre, sans complexes d'infériorité. »¹⁵

Ces premiers textes sont ceux de l'intellectuel au bord de l'engagement, qui le négocie implicitement et place donc la barre haut dans un marchandage symbolique et assez illusoire, car il sait que les critiques qu'il se permet avant le « *coming out* » seront d'autant moins permises par la suite que la Légion a l'ambition d'être la matrice de cet homme nouveau.

Une fois le pas franchi, l'adhésion fut complète, et comment eût-il pu en être autrement ? Il existe des exemples clairs d'intertextualité avec les écrits de Codreanu, témoignant de son adhésion au discours du mouvement, par exemple dans la typologie des mouvements de droite habituelle chez les légionnaires, attribuant la conception de l'État à Mussolini, le ressort racial à Hitler et l'aspiration spirituelle, évidemment valorisée, à Codreanu. On retrouve cette distinction dans un

¹² "Tendințele tinerei generații" (les tendances de la jeune génération), Bucarest, 1934, *op. cit.*, 110-140, ici 117-118 (soulignements de l'auteur).

¹³ "Istorismul prin resemnare în spiritualitatea tinerei generații" (l'historisme par la résignation dans la spiritualité de la jeune génération), *Dreapta* (la droite), n° 8, 26 mars 1933, *op. cit.*, 162.

¹⁴ "Revista *Criterion*, oglindă a realității culturale și sociale" (la revue *Criterion*, miroir de la réalité culturelle et sociale), dans *Criterion*, an I, n° 2, novembre 1934, *op. cit.*, 194-196.

¹⁵ "Mai multe feluri de naționaliști" (plusieurs sortes de nationalistes), *Vremea* (l'époque) an IX, n° 444, 5 juillet 1936, dans *Textes "legionare"*... *op. cit.*, p.141-143.

texte très clair de décembre 1937, intitulé « pourquoi je crois dans la victoire du mouvement légionnaire »¹⁶ et qu'Eliade a par la suite tenté de minimiser. Paradoxalement, je n'ai retrouvé cette distinction chez Codreanu que dans un texte postérieur de quelques mois à celui d'Eliade, lors d'une conversation que le chef légionnaire avait eue au printemps 1938 avec un ami d'Eliade, le philosophe italien Julius Evola, lui-même théoricien d'un racisme *sui generis*, moins fondé sur les prétentions biologiques comme en Allemagne que sur des critères spirituels.¹⁷ Il ne faut toutefois pas en tirer des conclusions hâtives, c'était une analyse assez courante parmi les légionnaires et dont les origines se trouvent sans doute dans un article de Mihai Polihroniade dans *Axa* du 15 janvier 1933.¹⁸

Mais en janvier 1938, après le succès électoral de décembre 1937 qui avait placé le parti politique représentant la façade du mouvement légionnaire en troisième position avec près de 16 % des voix, Eliade esquisse un mouvement de défense corporatiste de la spécification de l'œuvre d'art face à l'impulsion du phagocytage idéologique. Dans un texte intitulé « Liberté et création dans la littérature légionnaire »¹⁹, il dégage trois arguments destinés à résister à l'offensive idéologique : le premier singularise l'acte créateur de littérature au sein des actes créateurs en politique :

"Ces jeunes écrivains peuvent être d'excellents légionnaires, peuvent avoir une vie morale et spirituelle exceptionnelle ; mais s'ils n'ont pas de talent, ce ne sont pas des écrivains."²⁰

L'ironie de l'antithèse qui encadre la phrase destinée à ces jeunes écrivains qui n'en sont pas redouble d'autres piques décochées précédemment. Mais Eliade nuance immédiatement la critique avec deux arguments, sans que nous puissions y mesurer avec exactitude la part de connivence idéologique et celle de la prudence politique :

"D'ailleurs *l'homme nouveau* que crée la Légion s'ouvre à soi-même des problèmes si vastes et des réalisations spirituelles si décisives – qu'être ou ne pas être un écrivain devient une chose secondaire. ... Mais précisément dans ce détachement je vois la meilleure perspective qui convient à l'œuvre d'art. Le détachement accorde la plus parfaite autonomie à l'œuvre d'art."²¹

Il est difficile de juger si la naïveté est ici réelle ou feinte, puisque le fascisme, comme le communisme, présupposent la mobilisation totale par tous les moyens de la société au profit de leur projet de domination politique. Il est donc impossible d'abandonner, du moins dans une phase de conquête et de consolidation

¹⁶ "De ce cred în biruința mișcării legionare" (pourquoi je crois dans la victoire du mouvement légionnaire), dans Mircea Eliade, *Texte "legionare"...*, op. cit., p.63-66 : voir, p.65 : "Qu'ont fait les politiciens pour la jeune génération de savants, artistes, techniciens et penseurs ?".

¹⁷ Julius Evola, *Nationalism și asceza* (nationalisme et ascèse), Bucarest, Fronde, 1998, 42-43.

¹⁸ Cité par Constantin Iordachi, *Charisma, Politics and Violence : The Legion of the « Archangel Michael » in Inter-war Romania*, Trondheim Studies on East European Cultures & Societies, décembre 2004, 190 pp., p.50.

¹⁹ "Libertate și creație în literatura legionară", *Sânzana*, 1938, 29 janvier, n° 16, repris dans *Texte "legionare"...*, op. cit., pp. 75-77.

²⁰ *Ibid.*, 76.

²¹ *Ibid.*

du pouvoir, une quelconque autonomie à la sphère de la création artistique, embrigadée au premier chef dans le travail de propagande. Mais Eliade console de suite les génies littéraires fauchés avant terme en instituant la sincérité du goût en littérature comme qualité légionnaire :

"Par ailleurs, le courage viril et la sincérité, vertus légionnaires, transfigureront bientôt le pays. ... Les flatteries réciproques, l'hypocrisie, le mensonge, les intérêts de coterie et les amitiés de café – qui alimentaient naguère les gloires littéraires bucarestoises – perdent de leur efficacité dans la nouvelle vie légionnaire."²²

Il est inutile de revenir sur l'équilibrisme intenable de cette attitude au sein d'un mouvement – et a fortiori d'un régime – fasciste. Si la littérature est seconde et d'ailleurs secondaire par rapport à d'autres types d'art encadrant des manifestations de masse (cinéma, musique), elle ne saurait rester en dehors de la dynamique générale.

Avec Cioran, le fascisme est d'une nature différente, en rupture avec le fondamentalisme orthodoxe à la Eliade et en synchronie avec la révolution athée et moderniste des fascismes occidentaux, italien et allemand. La volonté de s'arracher à la réalité rurale et arriérée, pour tracer à la Roumanie un destin impérialiste moderne induit une approche très différente autant à l'égard de l'histoire que de la littérature.

Faire l'histoire d'un phénomène, c'est consacrer son déclin, puisqu'on en aperçoit la fin. Les civilisations majeures vivent leur puissance dans l'instant, comme si elles devaient être éternelles :

"Nietzsche et Spengler nous ont appris que l'intérêt pour l'histoire est caractéristique de la décadence, quand l'esprit, au lieu de l'élan créateur, de l'approfondissement en intensité, tend à une compréhension extensive, à l'intelligence en tant que telle, à la perte rétrospective dans le monde... Les aubes des cultures et les formes aurorales de l'esprit sont étrangères aux tentations de ce sentiment... Un peuple qui se lance dans l'histoire dès son premier acte de vie *glisse sur son sort*."²³

Dès lors, l'approche du Panthéon littéraire suit la même pente et les jugements extatiques de Codreanu et d'Eliade sur les écrits conservateurs et antisémites d'Eminescu ne se retrouvent pas chez Cioran. En cela, Cioran est un intellectuel fasciste, donc révolutionnaire, beaucoup plus conséquent que son ami Eliade : sa volonté de créer un homme nouveau et une Roumanie-grande puissance emporte sur son passage tout ce qui reste de tradition conservatrice et rurale, y compris dans la littérature, puisque l'antisémitisme de la génération d'Eminescu consistait à s'arc-bouter sur le refus d'accorder la citoyenneté aux Juifs, afin de les exclure de la propriété de la terre. Or précisément, dès cette époque, la puissance signifie l'industrialisation, et Cioran ne peut certainement pas souscrire aux rêveries passéistes qui cohabitent au sein du fascisme avec les pratiques d'une modernisation brutale et industrialiste :

"Quelles possibilités de messianisme existent en Roumanie, quand nous ne nous sommes jamais projeté un destin monumental ? Le cas d'Eminescu n'est-il pas effrayant, lui qui, au lieu de s'attacher à un avenir de la Roumanie, a projeté les grandeurs du peuple dans l'obscurité sinistre de notre

²² *Ibid.*

²³ Emil Cioran, *Schimbarea la fațã a Romaniei* (la transfiguration de la Roumanie), Bucarest, Humanitas, 1990 (première édition, 1936), 208 pp., ici p.10-11.

passé ? La Roumanie n'a pas de penseurs messianiques. Car tous ses visionnaires n'ont pas dépassé une prophétie locale et limitée à un instant historique".²⁴

La messe de l'histoire littéraire est ainsi dite, dans ses deux composantes, d'une histoire qui pourrait clore le destin du pays sur une réalité au rabais de petite puissance agraire, et d'une littérature à l'avenant.

III - La brève carrière du régime légionnaire, un début de révolution dans l'histoire littéraire

Cet épilogue dresse le constat d'un fascisme qui tient ses promesses lorsqu'il arrive au pouvoir. Certes, en Roumanie le régime n'a duré que cinq mois, entre septembre 1940 et janvier 1941, et les fascistes y ont partagé le pouvoir avec le militaire autoritaire Antonescu, qui a fini par les éliminer avec la bénédiction d'Hitler, peu soucieux de s'encombrer de révolutionnaires fascistes à la veille de l'opération Barbarossa contre l'Union soviétique. Mais les légionnaires eurent le temps de commencer à appliquer les mesures tous azimuts, y compris dans le domaine littéraire. En la matière, le maître d'œuvre était un certain Barbu Slușanschi, qui provenait de la revue *Iconarul* de Bucovine.²⁵ L'heure des règlements de compte était arrivée, et les légionnaires pouvaient enfin se venger de la répression subie durant les années trente :

"Le front froncé, mais pas exactement ridé, nous appelons à juger la littérature roumaine de l'après-guerre. Des comptes sont nécessaires, car rien de nouveau ne pourra être construit tant que le terrain n'aura pas été nettoyé de sa pourriture et des mauvaises herbes. ... La littérature nationale, avec ses devoirs si cardinaux dans la culture d'un peuple, doit être ramenée dans son lit naturel".²⁶

Après l'épuration, les légionnaires envisageaient la révolution littéraire sous ses deux aspects. Dans un premier temps, la littérature conservatrice et des écrivains légionnaires à talent allaient être tolérés ; mais ils devaient laisser ensuite la place aux œuvres à thèse des apparatchiks légionnaires de la plume, à commencer par le Capitaine lui-même :

"Nous prévoyons que, dans la perspective éloignée du futur, le livre *Pentru legionari*, si difficile à rapprocher du concept de "littérature", sera néanmoins l'œuvre représentative de la création spirituelle de nos temps. ... Aux côtés de cette production, la dimension lyrique comprendra un chapitre significatif, en commençant par le chant légionnaire et jusqu'à la poésie d'un Radu Gyr, d'un Valer Cârdu, d'un Constantin Goga et d'autres... Les belles lettres proprement dites, dans ce qu'elles ont de meilleur, vont durer un temps mais ne pourront pas déterminer les caractères de l'époque, étant trop peu représentatives".²⁷

Bref, la frontière générique et axiomatique de la littérature est sans cesse repoussée plus loin par un mouvement politique dynamique et cannibale, qui jouit

²⁴ *Ibid.*, p.25.

²⁵ Disons immédiatement tout ce que cette partie doit à l'ouvrage déjà cité de Zigu Ornea, en l'occurrence p.422-424.

²⁶ Barbu Slușanschi, "Pentru literature de mâine" (pour la littérature de demain), *Cuvântul*, XVII (série nouvelle), n° 4 du 17 novembre 1940, cité dans Zigu Ornea, *op. cit.*, p.422.

²⁷ *Id.*, dans *Universul literar*, XLIX, n° 46 du 2 novembre 1940, cité dans Zigu Ornea, *op. cit.*, p.423.

d'une véritable popularité dans la société et auprès d'une jeune génération d'intellectuels brillants et socialement frustrés, plus ou moins prêts à soumettre leurs exigences professionnelles à l'aventure politique parée d'une légitimation spirituelle et d'une poétique de la guerre impérialiste.